

Homélies de José Lhoir

cahier 2

Année A - 7^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 5, 38-48

Suite du discours sur la montagne, avec, six fois : « Vous avez entendu, moi je vous dis ».

Ça peut paraître insupportablement orgueilleux.

En réalité, Jésus veut seulement dire qu'il ne vient pas abroger la loi – il la respecte – mais la parfaire, la radicaliser, l'approfondir. Il poursuit le mal jusque dans ses racines. Et ces racines, c'est le cœur. C'est le cœur que Jésus veut.

Luther, qui était un moine angoissé et qui ne trouvait pas la paix du cœur, n'aimait pas Matthieu. Il se sentait condamné par ses terribles exigences.

Si, comprenait Luther, il est non seulement interdit de prendre la femme de son prochain ou le mari de sa prochaine – premier testament – mais il est même interdit de désirer prendre la femme de son prochain ou le mari de sa prochaine – nouveau testament – nous sommes tous condamnés au feu éternel !

Et c'est vrai qu'on se demande, en entendant Matthieu, qui est capable d'un tel programme ?

Jésus, bien sûr, dont Nietzsche disait qu'il était le seul chrétien qui ait jamais existé. Jésus que Pierre a si merveilleusement résumé dans une de ses épîtres :

*Le Christ a souffert pour vous, vous laissant un exemple afin que vous suiviez ses traces,
lui qui n'a pas commis de péché et dont les lèvres n'ont pas connu le mensonge,
lui qui, outragé, ne rendait pas l'outrage, maltraité, ne menaçait pas
s'en remettant au juste juge, lui qui dans son corps
a porté nos péchés sur le bois de la croix.*

Oui, pour dire la chose en termes actuels, Jésus a été un pacifique, un non-violent, à l'image de ce mystérieux « serviteur de Dieu » dont parle le prophète Isaïe dans un de ses grands textes qu'on appelle *Chants du serviteur* et qu'on lit le vendredi saint :

Qui croirait ce que nous entendons dire et le bras du Seigneur, à qui a-t-il été révélé ?

*Comme un surgeon il a grandi devant nous,
comme une racine en terre aride.*

*Sans beauté ni éclat nous l'avons vu et sans aimable apparence,
objet de mépris et rebut de l'humanité,
homme de douleur et connu de la souffrance,
comme ceux devant qui on se voile la face, il était méprisé et déconsidéré.*

Des non-violents, il s'en est trouvé d'autres sans doute, avant Jésus et après lui.

Les chrétiens, Dieu merci ! n'en ont pas le monopole, la non-violence n'est pas une invention chrétienne.

Mais elle nous est chère, elle est profondément évangélique.

Nietzsche, encore lui, disait que la morale de l'évangile était une morale de gifles, une morale d'esclaves.

Je ne le crois pas.

Je pense au contraire qu'il faut beaucoup de force pour arrêter le mal, lui dire : Tu n'iras pas plus loin...

Il faut beaucoup de courage pour ne pas ajouter une once de mal au mal qu'il y a dans le monde, lui faire barrage.

Ou pour pardonner l'offense qu'on nous a faite et dire à celui qui vous a fait mal : « Tu es plus grand que le mal que tu m'as fait ».

Pour consentir peut-être à perdre la face.

Ton bien est plus grand que mon honneur, disait Paul VI.

On aurait bien étonné saint Paul en lui parlant d'une morale de gifles.

Je le vois sourire en coin.

La vraie victoire et la vraie force sont chez celui qui est vainqueur du mal.

« *Ne vous laissez pas vaincre par le mal, mais soyez vainqueur du mal par le bien* » a-t-il écrit. Le bien sera le plus fort.

Soyez du camp des vainqueurs : il y a de la fierté là-dedans.

[Année A - 8^{ème} dimanche du temps ordinaire - Matthieu, 6, 24-34](#)

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

* * * * *

[Année A - 1^{er} dimanche de Carême – Genèse 2, 7-9 ; 3, 1-7a](#)

Chaque dimanche de Carême, on lit en première lecture un texte du premier testament rapportant une étape importante de l'histoire du salut :
la création et la chute
la vocation d'Abraham
la sortie d'Égypte
le règne de David
la promesse faite aux prophètes.

Avec chaque fois un personnage-clef : Adam, Abraham, Moïse, David, Ézéchiel.

Aujourd'hui, carême oblige, à tout seigneur tout honneur, voici le récit de la chute avec les commentaires de saint Paul dans la seconde lecture. Découvrons-nous car nous sommes devant un monument historique, et enlevons nos chaussures avant d'y pénétrer.

Un récit qui, sous le nom de péché originel, a profondément marqué l'imaginaire et la culture de l'occident chrétien, jusqu'au vocabulaire : tout le monde comprend l'expression « croquer la pomme ».

Chose frappante et dont il y aurait beaucoup à dire : le récit et même la notion de faute originelle n'occupe aucune place dans la prédication de Jésus selon les évangiles.

Mais beaucoup chez Paul et surtout chez saint Augustin.

Nous est racontée, à bout de nez, le récit de la chute des hommes, sous forme de récit historique.

L'humanité aurait connu deux états successifs :

l'homme aurait été créé bon

puis aurait, très vite, commis une grosse faute.

De désobéissance ? d'orgueil ?

Et cette faute, mais là c'est Paul qui prend le relais,

qu'on appelle le péché originel,

se transmettrait comme une tare,

de manière quasi héréditaire, depuis le commencement du monde.

« Une pomme, deux poires, beaucoup de pépins » !

Saint Augustin est pour beaucoup dans cette interprétation

qui pose de grosses questions scientifiques :

comment croire, après Darwin, que cette espèce de pré-homme que devait être Adam,

cet animal à peine dégrossi, émergeant à peine de l'animalité,

ait pu commettre ce fameux « péché originel »,

non seulement pour nous mais rien que pour lui-même ?

Mais il ne s'agit pas d'histoire : les choses ne se sont pas passées comme ça.

On est en présence d'un récit mythique.

La péché originel est un mythe.

Pas au sens péjoratif que je donne au terme,

si j'en fais un synonyme de coquécigrue, de calembredaine, de fable.

Mais dans un sens bien plus profond :

parce qu'il exprime de manière poétique

une vérité qui n'est pas accessible autrement qu'en image.

Essayez de dire la même chose en termes abstraits : c'est possible, vous aurez saint Paul, c'est bien moins drôle !

Je vous propose une clef de lecture toute simple :

le récit de la chute, du péché originel, ne doit pas se lire au passé, mais au présent.

C'est un récit de toujours, un récit pour aujourd'hui,

un récit de sagesse exprimée en termes d'histoire.

Ne nous est pas rapporté ce qui s'est passé à l'origine,

mais décrite la situation de tout homme aujourd’hui.

C'est à tout moment que le mal nous guette et qu'il nous faut choisir.

(Et ce mal, la bible suggère qu'il consiste fondamentalement à se vouloir comme Dieu,

à ne pas laisser Dieu être Dieu, à refuser sa condition de créature.

Mais je ne creuse pas.)

Mais le mal ne nous guette pas parce qu'un nigaud appelé Adam a tout gâché jadis, à tout jamais.

Je vous donne un exemple de cette manière biblique de raconter les choses :

Jésus dit quelque part, à propos du divorce : « à l'origine il n'en était pas ainsi (le divorce n'existait pas) : c'est à cause de la dureté de votre cœur que Dieu vous l'a accordé ».

Les choses n'allait pas mieux à l'origine,

le mariage n'était pas monogamique à l'origine pour dégénérer ensuite.

C'est le contraire qui est vrai : le mariage est sans doute devenu, lentement, monogamique.

« A l'origine » veut dire dans le plan de Dieu, dans la tête du Seigneur, dans son rêve,

dans la manière idéale qu'il a, pour nous, de voir les choses.

Le paradis n'est pas perdu, il n'a jamais existé.

L'âge d'or n'est pas derrière nous, il est devant, il faut le faire, on peut le faire.

Non pas histoire donc, mais sagesse.

Sagesse exprimée en termes d'histoire.

Non pas récit des origines de l'humanité

mais description de la situation de tout homme sous le ciel.

Savez-vous qu'il s'agit finalement d'un récit optimiste ?

(Le mot est inadéquat : la Bible n'est ni optimiste ni pessimiste, optimisme et pessimisme sont une question de chromosomes.

La Bible espère,

fondée qu'elle est sur le roc de la parole de Dieu.)

Il y a la mal, bien sûr, à tout moment, profond, radical ;

mais il n'est pas premier,

il y a plus fort que lui.

Plus profondément que le mal, il y a le bien, il y a la bonté de la création. Ce n'est pas la mort qui est la plus forte mais la vie, ce n'est pas la haine qui est la plus forte mais l'amour. Le mal est un accident.

Telle est notre condition paradoxale : dans l'épaisseur de mon existence, il y a le mal sans doute, mais à un niveau plus profond encore la bonté originelle de la créature.

Et pour finir l'espérance : emportons-le avec nous ce message de l'Ecriture.

Hommes de peu de foi que nous sommes : ne savons-nous pas que le mal et la violence ne l'emporteront pas ?

[Année A - 2^{ème} dimanche de Carême - Matthieu, 17, 1-9](#)

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

[Année A - 3^{ème} dimanche de Carême - Jean, 4, 5-42](#)

On lit trois très beaux évangiles, tous trois pris chez saint Jean, durant les trois dimanches de carême qui suivent :

- la Samaritaine, aujourd'hui : Jésus est eau vive ;
- l'aveugle-né, dimanche prochain : Jésus est lumière ;
- et enfin Lazare rendu à la vie : Jésus est vie.

Dans la belle histoire de la Samaritaine, je fais un arrêt sur image, un seul, pour souligner une parole de Jésus qui nous est bien connue mais à laquelle il ne faut absolument pas que nous nous habituions :

« L'heure vient où vous n'irez plus ni sur cette montagne ni à Jérusalem pour adorer le Père. L'heure vient où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent l'adorer. »

L'affirmation est centrale pour plusieurs motifs.

Elle est d'abord centrale d'un point de vue historique, pour comprendre les controverses que Jésus a suscitées et la fin qu'il a connue.

Le temple était le centre de tout le culte, le centre de toute la vie religieuse,

il faisait vivre des milliers de personnes : des fonctionnaires, des sous-traitants,

une armée de prêtres, de lévites, de commerçants, même l'occupant romain qui percevait une taxe.

Vous vous souvenez des marchands et des changeurs chassés du temple ?

J'ai lu quelque part que le temple occupait 7000 prêtres dans un roulement hebdomadaire et près de 10 000 lévites qui étaient des musiciens, des sacristains, des techniciens de surface...

Jésus a mis en question le temple et le culte qui s'y déroulait et la centralité du temple,

plus exactement il a dénoncé la fausse assurance que pouvait donner le culte.

Bien des prophètes l'avaient fait avant lui : « *Ce peuple m'honore des lèvres mais son cœur est loin de moi* », dira l'un d'entre eux, cité par Jésus.

En critiquant le temple, Jésus s'est fait des ennemis, il s'est suscité des haines corses.

Contrairement à ce qu'on dit facilement, les pires ennemis de Jésus, ceux qui ont provoqué sa condamnation, ce ne sont pas les Pharisiens mais les Sadducéens, les gens du temple, les gardiens du culte.

Cela ne signifie pas que pour Jésus tout culte soit hypocrite : Jésus a aimé le temple, il l'a fréquenté, il y est monté en pèlerinage en chantant « *O ma joie quand on m'a dit 'allons à la maison du Seigneur'* ».

Mais pour lui, plus importante que le culte il y a la vie, le cœur, le vrai culte est le culte de la vie, le culte du temple peut donner le change, le culte de la vie, lui ne trompe pas.

L'affirmation est centrale pour un second motif, c'est qu'elle nous concerne,

elle est centrale pour nous.

Jésus nous laisse entre les mains une religion sans culte, une religion sans rite, une religion sans temple.

On a pu dire que le christianisme était la religion de la fin de la religion, la religion qui met fin à toutes les autres.

La formule est correcte. Je la prends pour un compliment dans la bouche de l'agnostique qui l'a formulée, Marcel Gauchet. Oui, Jésus a gâché le métier, scié la branche sur laquelle les religions étaient assises. Avec lui, il n'y a plus ni lieux sacrés, ni temps sacrés, ni personnes sacrées, ni aliments sacrés. Lieux, temps, personnes sacrés : tout cela qui constitue le fond de commerce de toutes les religions du monde, il le met en question, il ne veut que le cœur.

L'auteur de la lettre aux Hébreux met dans la bouche de Jésus entrant dans le monde,

la parole du psaume : « *tu ne voulais ni sacrifice ni oblation mais tu m'as fait un corps alors j'ai dit : me voici, je viens faire ta volonté.* »

Des premiers chrétiens on disait qu'ils étaient athées parce qu'ils n'avaient pas de lieu de culte et se rassemblaient dans leurs maisons pour célébrer le seul rite que Jésus nous ait certainement laissé : le partage du pain, ce que nous allions appeler l'Eucharistie, qui est au fond si peu un rite, qui est tellement humaine, si peu sacrée.

Le culte de la vie?

Ne pas frapper l'ennemi à terre,
refuser de croire à la force,

la justice, le respect de l'autre, la tolérance, le pardon, la vérité...

« *On t'a fait savoir, fils d'homme, ce qui est bon, ce que le Seigneur attend de toi : seulement pratiquer la justice, aimer avec tendresse,*

marcher humblement devant ton Dieu. » (Michée)

La seule chose sacrée, c'est l'homme.

Le seul et vrai culte est l'amour du prochain.

Vous connaissez l'histoire de cet automobiliste en route vers le Midi et qui s'arrête dans une église pour assister à la messe du dimanche.

Il échange avec son voisin paix de Dieu et sourire amical. Quand il se remet en route, il fait involontairement une fausse manœuvre qui lui vaut une de ces bordées d'injures dont les automobilistes contrariés ont parfois le secret. Quelle n'est pas sa surprise en reconnaissant dans la bouche qui l'injurie celle qui vient de lui souhaiter la paix !

Et notre automobiliste de conclure de manière tristounette qu'il y a décidément, plus d'automobilistes dans les églises que de chrétiens dans les automobiles.

C'est exactement ce que je voulais dire : le sort du christianisme ne se joue pas dans les églises mais dans les automobiles.

Année A - 4^{ème} dimanche de Carême - Jean, 9, 1-41

Nous avons lu, dimanche passé, l'évangile de la Samaritaine (Jésus est eau vive), nous lirons, dimanche prochain, l'évangile de Lazare (Jésus est vie), voici aujourd'hui l'évangile de l'aveugle-né : Jésus est lumière.

Et à la manière de saint Jean, tout commence par un signe qui va servir de fusée porteuse à un enseignement : l'aveugle guéri va nous valoir des réflexions sur la lumière.

Trois arrêts sur image.

Premier arrêt :

la question des disciples : « *Qui a péché pour qu'il soit né aveugle ?* » La vieille conviction, récurrente : le malheur punition du péché.

Ne haussons pas les épaules, n'en rions pas, la conviction est lourde d'histoire humaine et de souffrance, et vous le savez : le malheur innocent pose une telle question, le scandale et la souffrance qu'il entraîne sont si grands, qu'en désespoir de cause on l'attribue à Dieu. Parce qu'on veut une explication. Parce qu'on veut savoir. Alors on

invente une faute cachée, commise peut-être par nos géniteurs et dont la malédiction nous poursuit.

Mais on préfère une explication absurde à pas d'explication du tout.

Vous vous souvenez que les Anglais appellent « acts of God » les cataclysmes ? Sans y croire bien sûr mais quand même... On n'y croit plus mais le mot est resté. Forgé sans doute du temps où on y croyait ?

Je parle ici du malheur innocent, je ne parle pas du mal que les hommes sont capables de se faire sciemment les uns aux autres. Celui-là, on le situe, on le cerne, on en voit l'origine, il pose aussi une question terrible, mais au moins on peut lutter contre lui.

Je me suis demandé bien des fois, pour l'avoir souvent rencontré, d'où venait ce vieux fond en nous, de fatalisme, de peur et de culpabilité. En Calabre, on dit : « Il ne faut jamais dire : il ne nous manque rien ». Car si vous le dites et que Dieu vous entende, il se courrouce : « Ah, il ne te manque rien ! Je vais te le faire voir » et il envoie le malheur et la mort.

C'est pourquoi il faut dire : « il ne nous manque que la mort ».

Comme c'est exactement le langage des vieux dieux grecs, je soupçonne la persistance, à travers les siècles, d'une ligne directe entre eux et les croyances populaires.

Jésus en tout cas refuse : *Ni lui ni ses parents.*

Deuxième arrêt :

la guérison et la discussion à quoi elle donne naissance.

J'en parle à peine, rendez-moi cette justice que j'ai laissé la parole à st Jean

pour vous la raconter in extenso.

Chose frappante, la guérison est à peine racontée un peu de boue faite avec de la salive.

Je lis dans les notes de ma bible que les anciens croyaient aux vertus curatives de la salive

(on a fait des progrès depuis).

Je lis aussi que le geste de Jésus ferait écho au récit de la première création.

Dieu, déjà, avait créé l'homme à partir de la terre.

Alors, une nouvelle création, la guérison de l'aveugle ? Sous la plume de Jean, cela n'aurait rien d'étonnant.

Nous est rapportée par le menu, l'instruction qui suit, avec comparution des témoins, enquête, confrontation.

Le petit peuple n'y comprend rien et s'en remet à plus malin que lui.

Les parents n'en mènent pas large.

L'aveugle, peuple, vrai, goguenard, combatif, provocateur, évolue.

Au début il dit ne pas savoir, puis que Jésus doit être un prophète, et finalement, il proclame sa foi.

On ne nous dit pas ce qui l'a fait évoluer.

Les attaques contre Jésus doivent y être pour quelque chose :

il a dû pressentir qu'un homme libre au point de violer le sabbat pour guérir

n'était pas un homme ordinaire.

Saint Jean insiste sur la mauvaise volonté des Pharisiens, une mauvaise foi presque abyssale.

Ils se collent les poings sur les yeux et disent qu'il fait noir.

Ils raisonnent : cet homme, Jésus, est un pécheur puisqu'il ne respecte pas le sabbat,

jour où il est interdit de guérir, donc il ne vient pas de Dieu.

Ils auraient pu raisonner : cet homme fait le bien,

donc il vient de Dieu, et c'est à nous de revoir notre conception du sabbat.

Quel curieux chassé croisé :

pendant que les yeux de l'un s'ouvrent, les yeux des autres se ferment.

Pauvre miraculé : la première chose que ses yeux rendus à la lumière ont vu,

ce sont des hommes qui se ferment à une autre lumière.

Troisième arrêt :

l'essentiel, le cœur du récit :

Jean met dans la bouche de Jésus : *je suis la lumière du monde.*

Je dis bien : *Jean met dans la bouche de Jésus*, car je ne crois pas que Jésus ait dit les choses comme Jean les lui fait dire. Jésus n'a pas parlé de la sorte.

Vous avez dit : lumière ?

La lumière ne se voit pas, elle permet de voir, elle éclaire, elle illumine. (En avons-nous manqué et nous en sommes-nous plaints il y a quelques semaines !)

Le chrétien n'est pas quelqu'un qui voit plus de choses qu'un autre, qui sait des choses que les autres ne savent pas, qui voit des choses que les autres ne voient pas, mais qui voit les choses de manière différente, à la lumière qu'est Jésus-Christ.

Qui regarde le monde comme il le regardait, un monde porté par l'amour, créé par amour.

Et nous, appelés à la vie par quelqu'un qui nous aime.

Il n'y a aucun orgueil dans ce que j'avance, aucune supériorité ; mais une joie, une joie qu'on voudrait transmettre.

Nous sommes de ceux qui croient qu'il fait dieu comme on dit qu'il fait soleil,

et qui voudraient, pour leur joie, le dire aux autres...

[Année A - 5^{ème} dimanche de Carême - Jean, 11, 1-45](#)

Après Jésus lumière et Jésus eau vive des deniers dimanches, voici Jésus vraie vie.

Nous avons lu Ézéchiel d'abord, la vision des ossements desséchés ; un texte écrit pendant les années d'exil, un texte bourré d'espérance, adressé à un peuple prostré, adressé à tout homme, toujours.

Tout est ici image. Il n'est pas question de ce qu'on appellera plus tard la résurrection des morts que nous professons dans le credo.

Ce qui nous permet de comprendre la grande vision d'Ézéchiel, c'est peut-être sa version laïcisée, laïcisée mais parfaitement légitime qui a nom « l'internationale » :

« *Debout les damnés de la terre,*

peuple immense, debout, debout.

*Le monde va changer de face,
nous ne sommes rien soyons tout. »*

Le marxisme est-il autre chose qu'une version laïcisée du messianisme juif ?

(Un judaïsme qui s'impatiente, a-t-on dit : le Messie a trop tardé à venir ou plutôt à ne pas venir. C'est à nous d'instaurer, tout de suite, le royaume de la justice sur la terre.)

(Révérence parler, il existe de Lazare une traduction un peu comique, c'est l'ancienne version de la Brabançonne qu'on chantait dans mon enfance, où il était question « *d'un Belge sortant du tombeau qui reconquérait par son courage son nom, son droit et son drapeau* ». Ce qu'il m'intriguait celui-là !)

Notre Dieu nous veut debout. Notre Dieu nous dit qu'en toute situation de mort, d'échec, de blocage, une issue est possible avec lui. Qu'un chrétien - mais comme c'est juif cela ! - est quelqu'un qui ne se résout pas à ce que le mal et la mort aient le dernier mot.

Je repense au monde grec (pardonnez-moi mais, après tout, l'Occident c'est la Bible et les Grecs): dans la légende grecque, Antigone est condamnée par le tyran Créon à mourir emmurée parce qu'elle a donné une sépulture à son frère mort les armes à la main.

Prométhée est enchaîné pour avoir ravi aux dieux le feu du ciel et l'avoir donné aux hommes.

L'Ecriture fait voler en éclats ces murs et ces chaînes, elle défatalise l'histoire, elle dit qu'à tout moment, avec Dieu, un nouvel avenir est possible.

Et puis Lazare, le dernier signe opéré par Jésus raconté par saint Jean. Le dernier : ressusciter un mort : on ne voit pas comment il pourrait aller plus loin.

Il faut le lire comme on lisait Ézéchiel, en faire une merveilleuse lecture symbolique, en renonçant peut-être à savoir ce qui s'est passé vraiment.

Lazare, ami de Jésus, c'est nous, c'est vous, c'est moi.
Nous sommes morts quand le péché tue en nous la vraie vie,
incapables d'en sortir si quelqu'un qui nous aime,
pour qui nous comptons inconditionnellement,
ne nous prend pas par la main pour nous dire : « lève-toi ! sors ! »
Peut-être a-t-il fallu trois jours et que nous ayons atteint le fond de la
solitude et de la mort
pour pouvoir entendre sa parole.
J'aime cette explication et si elle a mes préférences c'est parce que Jean
est symbolique.
Je nous soupçonne de souvent mal le lire, de nous tromper de style
littéraire ou de clef musicale : nous chantons ce qui doit être lu, nous
lisons ce qui doit être chanté.

Et j'en arrive à ma conclusion : Lazare, une histoire de mort et de vie,
de vie plus forte que la mort, de résurrection, c'est le cœur du message de
Pâques.

Mais il ne faudra pas nous tromper :
Pâques ne dit pas que la vie est plus forte que la mort,
comme on dit que le printemps est plus fort que l'hiver
(après tout, nous ne savons pas si la vie est plus forte que la mort
et puis c'est trop simple, ça nous ressemble trop),
Pâques dit que *l'amour* est plus fort que la mort,
que *Dieu* est plus fort que la mort, que l'amour ne disparaîtra pas.
Pâques est une merveilleuse affaire d'amour qui ne se comprend qu'avec
le cœur.

Ce sont choses dont il ne faut pas parler trop vite, elles ne sont pas
évidentes.

Pâques n'a rien d'évident.

Au matin de Pâques, personne ne vous obligera de croire que Jésus est
ressuscité :

vous serez libres, il ne s'imposera pas.

Pourquoi, direz-vous, n'y croirions-nous pas à votre histoire de
résurrection ?

Pourquoi refuserions-nous d'être ce Lazare au bois dormant réveillé par
le baiser d'une belle princesse ?

À cause de saint Jean qui dit quelque part que Dieu est amour et que celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu.
Parce que pour connaître Dieu, Jésus, la résurrection, il faut connaître et vivre ce qui précède. Et ce qui précède c'est l'amour dont Jésus nous a donné l'exemple
et qui est prêt à donner sa vie pour ceux qu'il aime.

Cœurs desséchés s'abstenir.

[Année A - Dimanche des Rameaux - Matthieu, 26, 14 à 27, 1-66](#)

Nous n'avons pas trouvé d'homélie pour ce dimanche.

[Année A - Dimanche de Pâques - Jean, 20, 1-9 ou Mt, 28, 1-10.](#)

Jules César rapporte que nos ancêtres croyaient à la réincarnation et que cette croyance était encouragée par les druides qui, comme vous le savez, étaient un peu les curés de l'époque.
« Parce qu'elle était particulièrement propre à exciter le courage des guerriers en supprimant la peur de la mort. »

Bien sûr !

Ils y croyaient même si fort qu'ils se prêtaient de l'argent pour une vie ultérieure.

Quand on met de l'argent en jeu, c'est qu'on est sûr, non ?

J'ai pris cet exemple, qui m'a amusé, par contraste, moi qui voudrais simplement

tâcher de mieux comprendre ce qui s'est passé à Pâques.

Qui voudrais vous en dire,
non pas non que la croyance en la résurrection est supérieure à la
croyance à la réincarnation,
mais que la résurrection est d'un autre ordre,
c'est autre chose.

La résurrection n'est pas d'abord un message sur l'au-delà,
une réponse à l'éternelle et légitime questionnement des hommes.

Pâques ne signifie pas le triomphe de la vie sur la mort
mais de l'amour sur la mort.

A Pâques, ce n'est pas la vie qui triomphe, c'est l'amour.
Pâques dit que Dieu a pris auprès de lui, pour toujours,
que Dieu n'a pas permis qu'il restât mort,
ce Jésus qui avait aimé jusqu'au bout, jusqu'à en mourir.

Celui dont Pierre, dans sa première épître, résume la vie et la mort en disant :

« Le Christ est mort pour nous,
nous laissant un exemple afin que nous suivions ses traces,
lui qui n'a pas commis de péché ni proféré de mensonge ;
couvert d'insultes, il n'insultait pas,
accablé de souffrance, il ne menaçait pas
mais il confiait sa cause à celui qui juge avec justice. »

Si Pâques ne disait que la vie plus forte que la mort,
elle ne dirait rien d'autre que l'immortalité
ou pas beaucoup plus en tous cas.

(Elle y ajoute le corps ; ce qui est nouveau – et qui faisait bien rire les Grecs d'ailleurs : voyez saint Paul à Athènes – mais l'immortalité de l'âme est bien plus satisfaisante pour l'esprit et beaucoup plus facile à admettre que la résurrection des corps.)

Et je suis persuadé que les deux fleuves (l'immortalité des philosophes et la résurrection des chrétiens) ont mêlé leurs eaux,
et que nous les confondons allègrement,

et que c'est ainsi que la résurrection a rejoint le vieux fond de commerce religieux de l'humanité,
où elle est devenue à la fois saugrenue et en même temps parfaitement insignifiante et inoffensive.

C'est pourquoi il faut revoir notre copie, nos conceptions sur Pâques.
Pâques n'est pas d'abord un message sur l'au-delà
et le christianisme n'est pas d'abord une religion qui affirme qu'il y a quelque chose au-delà de la mort,
cela toutes les religions le disent et le promettent,
car toutes les religions s'acoquinent volontiers avec l'au-delà.

Pâques est d'abord un message d'amour, une affaire d'amour,
un message religieux, une bonne nouvelle.

Une bonne nouvelle pour tout de suite,
la résurrection c'est maintenant,
c'est tous les jours, c'est tout de suite que l'amour peut être plus fort que la haine,
c'est-à-dire que la mort.
C'est tout de suite qu'on peut gagner quelques batailles.
L'au-delà, la mort, on verra bien plus tard.
L'amour de Dieu est plein d'imagination, il bricolera bien quelque chose,
il a bien improvisé la résurrection pour Jésus.

Pâques dit que l'amour n'est jamais perdu,
que celui qui consent à donner sa vie trouve quelqu'un pour l'accepter.

Année A - deuxième dimanche de Pâques - Jean 20, 19-31

Le premier dimanche après Pâques nous ramène chaque année l'aventure de Thomas.

On appelle du reste ce dimanche le dimanche de Thomas.

Il y a deux épisodes dans notre évangile : les apôtres sans Thomas puis les apôtres avec Thomas.

Je vous redis, je me redis, cette histoire que vous connaissez bien mais qui est si belle.

Premier épisode, en scène : les apôtres sans Thomas, le soir de Pâques.

L'atmosphère est lourde.

Les apôtres se terrent, ils se sont barricadés, ils ont peur.

Et ils ont peur pas seulement parce qu'ils n'osent pas s'avouer ses disciples,

mais aussi parce qu'ils ne comprennent pas.

C'est la peur animale d'avoir affaire avec cet homme-là et sa souffrance absurde.

L'affaire Jésus est terminée, qu'on n'en parle plus.

Ceux qui ont connu une très grande souffrance, bien souvent ne veulent pas en parler.

Et puis, ils ont honte: ils ont trahi l'ami. Pierre l'a renié dans la cour du grand prêtre.

Ils n'étaient pas au pied de la croix.

Alors notre évangile, est-ce que ce ne serait pas une merveilleuse page d'amitié

renouée, reconstruite, recommencée par celui qu'on avait trahi ?

Le premier mot que leur dit Jésus, quand il les retrouve, c'est « paix ».

Trois fois : *paix, paix à vous, que la paix soit avec vous !*

Le merveilleux mot de paix, la paix de Dieu :

la paix qui dépasse toute connaissance,

la paix qui parcourt tout l'évangile, qui le résume,

le don messianique par excellence, la plénitude de ce que Dieu donne à ceux qu'il aime,

la paix chantée à Noël: « *Paix sur la terre aux hommes que Dieu aime* ».

Cette paix que Jésus donne à ses apôtres, elle est faite de pardon : pardon à ces hommes qui l'ont renié et trahi.

Elle invite aussi à l'espérance ces hommes qui n'attendaient plus rien.

Elle est faite aussi de victoire sur la peur. Paix ! N'ayez pas peur !

Quand ils célèbrent l'Eucharistie les évêques ne disent pas, comme le commun des mortels : *Le Seigneur soit avec vous*, mais *Pax vobis ! Paix à vous !*

La formule leur est réservée.

C'est bien la seule chose que je leur envie.

Et le *deuxième épisode*, l'histoire de Thomas, huit jours plus tard, est-ce que ce ne serait pas aussi une histoire d'amitié ?

Jésus, qui n'a pas l'habitude de faire des miracles ou des signes sur commande,

ne rabroue pas Thomas, il répond à sa demande.

(Jésus devait avoir des amis dans sa bande, Thomas en était peut-être.)

Jésus montre ses plaies.

Pas pour qu'on le reconnaisse,

comme s'il invitait Thomas à se livrer à une vérification anthropométrique d'identité : c'est bien moi, vérifie.

Jésus invite Thomas à regarder ses blessures en face,

pour qu'il cesse de fuir ce passé atroce qui lui a fait si mal, qu'il cesse de le refouler,

mais qu'il le regarde avec d'autres yeux.

La passion et la mort, les apôtres les ont vécues comme un scandale absurde, inacceptable.

Jésus, ils l'aimaient et sa mort leur a fait mal.

Jésus ne les invite pas à oublier, à tourner la page, à l'arracher : comment le pourrait-on ?

Comment pourrait-on faire comme s'il ne s'était rien passé ?

Il les invite à regarder avec d'autres yeux, à comprendre enfin ce qu'ils ne comprenaient pas.

Que l'important n'est pas ce que la vie fait de vous mais ce que nous faisons de ce que la vie fait de nous,

que la gifle prend la forme de celui qui la reçoit et non de celui qui la donne,

que les choses ne valent que par le pesant d'amour dont elles sont lestées.

Ses plaies, Jésus les garde,

il les montre même, il ne les cache pas.

Il n'a pas couru après, il ne les a pas recherchées, il ne s'en vante pas.

Mais c'est lui qui avait dit « *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime* », et il l'a fait.

Et sa vie, il l'a donnée,

il a consenti à la donner, et il s'est trouvé quelqu'un pour l'accepter.

Que toute œuvre d'amour soit éternelle, qu'elle soit conservée en Dieu, est une lecture qui ne s'impose pas.

On n'est pas obligé de croire Jésus vivant.

Mais les hommes sont sensibles à l'amour.

La foule se taisait après la projection du film sur les moines de Tibérine, dont le sort ressemble à s'y méprendre à celui de Jésus.

Et elle emportait ce qui est sans doute la vraie question posée par le film.

Non pas : qui les a tués, mais pourquoi sont-ils restés ?

Ils aimaient la vie, ils ne couraient pas après la mort,

ils n'ont pas voulu abandonner des gens qu'ils aimaient.

Nous sommes peut-être la seule religion qui est née de l'échec de son fondateur.

Croire en Dieu c'est croire en l'amour :

Une religion – la nôtre – a prêché cette folie au point de sacrifier son Dieu.

Dieu y meurt, car quel amour ne meurt d'aimer ?

Une remarque d'ordre esthétique pour finir, sur nos crucifix.

Je n'aime pas trop nos Christs aux souffrances, bons dieux de pitié,

Christus op de koude steen. J'aime les Christs catalans, romans, le Christ byzantin de saint François : serein, couronne en tête, vêtements royaux (alors qu'il est mort nu !).

Les Christs aux souffrances disent la réalité des choses, ils ne disent pas la vérité.

La réalité du Christ c'est qu'il est mort.

Sa vérité c'est d'être mystérieusement vivant.

J'ai trouvé cette distinction sous une plume protestante.
Les protestants, ai-je lu, préfèrent la parole à l'image.
L'image - qu'on pense à la télévision - dit la *réalité* des choses, pas leur *vérité*.

La vérité des choses se dit, ou s'efforce de se dire, dans la réflexion et la parole des éditorialistes. Pas dans les images des photographes.

Année A - 3^{ème} dimanche de Pâques - Luc, 24, 13-35

Les disciples d'Emmaüs :
un des plus beaux récits de rencontre du Seigneur ressuscité,
un des plus célèbres aussi, avec Marie-Madeleine qui prend Jésus pour le jardinier.
(On dit aussi *apparition*, je n'aime pas trop le mot, je lui préfère *rencontre*.)
Il semble bien que ces récits de rencontre n'ont pas pour but de nous convaincre que Jésus est ressuscité,
mais de nous dire où on le rencontre.

Si on le veut, si on en a envie...

En deux lieux, répond notre récit :
dans l'Écriture et dans le partage du pain en mémoire de lui.

Dans l'Écriture :
« *Et en partant de Moïse et de tous les prophètes, il leur expliqua dans toute l'Ecriture, ce qui le concernait* ».
Comme on aimeraient avoir été une petite souris pour entendre son explication !

Il n'a pas dû dire que l'Écriture parlait de lui à toutes les pages (il n'a jamais parlé de lui, il est mort pour une certaine image non de lui mais de Dieu),
mais qu'elle était tout entière un livre de résurrection.
Il a dû leur expliquer que Dieu n'abandonne pas les siens,
qu'il a sauvé son peuple du pays d'Égypte,
que nos noms sont inscrits dans la paume de sa main,
que la mort de ses amis lui fait mal,

que son amour est plus fort que la mort.

C'est un premier lieu où l'on rencontre le ressuscité.

Le second se lit à la fin du récit :

quand les pèlerins et leur compagnon entrent dans une auberge,
et qu'il prend le pain, le bénit, le partage et le leur donne.

« *Et leurs yeux s'ouvrirent* ».

Jésus ressuscité, quand on l'a découvert ou soupçonné dans les Écritures,
il reste à le reconnaître dans le partage du pain :
ce n'est que là qu'on le reconnaît vraiment.

Le partage du pain, c'est la preuve de Jésus par la vie.

Mais le partage du pain dont je parle, c'est bien plus que manger l'hostie,
communier au sens ordinaire :
c'est faire de toute sa vie un partage,
accepter, comme Jésus, d'être pain rompu,
de mettre ses pas dans les siens, de vivre comme il a vécu.

Et connaître la vraie joie.

L'Écriture et l'Eucharistie, les deux lieux où l'on rencontre le ressuscité,
la parole et le pain :
avez-vous remarqué que ce sont les deux parties de toute Eucharistie,
les deux tables : la table de la parole et la table du pain ?

Un poète a réécrit notre récit, il le met dans la bouche d'un des deux
disciples :

*Sur le chemin d'Emmaüs
Il nous aborda
Cléophas et moi
Nous allions la tête basse
Sans même lever la face*

Quand il emboîta le pas

*De quoi parliez-vous si tristes
Tu es bien le seul qui ne sache pas
Jésus-Christ est mort en croix
Le corps fut trois jours en terre
Mais il n'est plus là*

*Ô peu clairvoyants
Votre cœur est lent
Isaïe n'a-t-il pas dit
Qu'il fallait qu'il souffrit
Pour entrer dans sa gloire*

*En écoutant l'étranger
Notre cœur brûlait
Devant nous marchaient des prophètes
Nous ne baissions plus la tête
Et derrière nos pensées
Des étoiles se levaient*

*Quand nous fûmes à l'auberge
Il voulut prendre congé
Reste avec nous
Déjà le jour décline
Reste avec nous
Notre âme s'assombrit.*

*Or nous étant mis à table,
Voici qu'il advint
Que prenant le pain
Il le bénit le rompit
Il nous le tendit
Et nos yeux s'ouvrirent*

*Dans l'auberge d'Emmaüs
J'étais avec Cléophas
J'ai reçu le pain*

*De ses mains percées
Communiant le premier
Au Corps du Ressuscité*

(Pierre Emmanuel, *Évangéliaire*)

Année A - 4^{ème} dimanche de Pâques - Jean, 10, 1-10

Il y a eu le dimanche de Thomas (le dimanche après Pâques), voici le dimanche du bon pasteur, un autre must du temps pascal. Sauf erreur, l'image du bon pasteur appliquée à Jésus est propre à saint Jean, mais elle était déjà dans le premier testament : Vous connaissez le très beau psaume :

Le Seigneur est mon berger, rien ne saurait me manquer.

On vous rappelle aussi que Jean met dans la bouche de Jésus des affirmations auxquelles sa réflexion a abouti et qui sont sans doute vraies, mais que Jésus n'a pas dû dire de la sorte. Croire que le Seigneur est le bon berger n'implique pas de croire qu'il l'a dit de lui-même.

Il y a deux images dans notre évangile : le bon pasteur et la porte ; deux images différentes.

L'ennui, c'est qu'elles sont toutes deux d'une simplicité biblique et qu'on ne voit pas ce qu'on pourrait y ajouter. Je me contente de les déplier. Et vous, emportez-les avec vous pour en rêver : les images, c'est fait pour ça.

Première image, le berger.

Du berger, nous apprenons qu'il a la confiance de son troupeau, ils ont l'air de bien se connaître.

Le troupeau suit le berger qui connaît les bons pâturages.

Le soir, tout le monde entre dans la bergerie, on se met à l'abri pour passer la nuit.

Il y a une porte, dit le texte, donc des palissades.

Il y a aussi plusieurs troupeaux, avec plusieurs bergers, dans la même bergerie.

Comment on s'y retrouve pour démêler tout ça quand on reprend la route le lendemain matin ?

Écoutez la réponse qui est merveilleuse : tout simplement parce que les brebis connaissent la voix de leur berger et le suivent.

Sans rien connaître aux mœurs des ovins, cette explication me ravit.

En d'autres endroits de l'évangile, il est dit d'autres jolies choses sur le berger et les brebis :

Le berger porte sur ses épaules la brebis blessée,

il part à la recherche de la brebis perdue,

il affronte le loup qui veut leur faire du mal, il est même prêt à risquer sa vie pour son troupeau.

L'image du berger est très belle, mais pour nous qui n'y connaissons rien, elle doit être découpée.

Berger appelle bergère, la réponse du berger à la bergère ; « il pleut, il pleut, bergère » ; Marie-Antoinette qui jouait à la bergère...

Tout ça ne fait pas très sérieux. « Les fidèles dans l'Église sont comme les brebis de la chandeleur », disait Édouard Le Roy, faisant allusion à la laine des brebis qu'on offre au pape le jour de la chandeleur et qui sert à confectionner le pallium des cardinaux : « on les bénit et on les tond ».

Berger appelle troupeau. Là aussi il faut prendre garde : les moutons de Panurge.

Décaper : quand, avec une patience d'antiquaire, on a débarrassé le berger et son troupeau des couches de sucre qui les recouvrent, on trouve une très belle image : un métier difficile, dur, exigeant, loin des bergers contant fleurette à des bergères.

Seconde image, la porte :

Jésus est la porte,
c'est par lui qu'on passe pour entrer et sortir,
puisqu' enfin, c'est à ça que sert une porte.

On entre par lui.

Je comprends : on s'imprègne de son message, on se met à son écoute, on s'assoit à ses pieds pour l'écouter parler, apprendre de lui le mode d'emploi de la vie.

Ca fait penser à la systole cardiaque. On fait silence, on se met à l'abri, pour souffler, se reposer, refaire ses forces.

Mais on sort aussi.

Et ce serait la diastole cardiaque.

Et pourquoi sort-on ?

Pour porter la bonne nouvelle aux autres si on en est convaincu ?

Réponse pieuse.

Ou simplement pour changer d'air, parce qu'on a envie de voir autre chose

et que Jésus ne nous retient pas ?

Je vois dans la porte une image de liberté : ai-je raison ?

Jésus nous libère même de lui-même, il ne nous retient pas.

Hors de la bergerie, il y a des gens qui n'y entreront jamais : paix à eux. Il y en a, dedans, qui sont sortis et qui reviennent, d'autres qui sont sortis et ne reviennent pas : Paix à eux aussi !

Évangile de liberté.

Religion égale liberté.

Année A - 5^{ème} dimanche de Pâques - Jean, 14, 1-12

J'essaye de vous dire pourquoi j'aime tellement la parole que Jésus dit aux siens avant de les quitter.

« *Celui qui croit en moi accomplira les œuvres que je fais.
Il en fera même de plus grandes.* »

C'est une phrase admirable d'abord parce que Jésus ne retient rien pour lui-même, aucun monopole, aucune chasse gardée, aucun arbre de la connaissance du bien et du mal.

Tout ce qu'il a, tous ses trésors, il nous les donne, plus exactement il nous les confie comme on les lui avait confiés. Il se réjouit de nous les donner et il souhaite que nous fassions mieux que lui.

Si nous faisons mieux que lui, il n'en sera pas jaloux, il s'en réjouira au contraire !

Il y a là un détachement et une confiance admirables.

Et que les « grandes choses » ne nous fassent pas peur.

Elles ne signifient pas des actions héroïques.

La fidélité, l'amour au quotidien sont de grandes choses.

Les héros du travail sont aussi admirables que les héros guerriers.

J'aime cette phrase pour un second motif, c'est qu'elle nous dit qui est l'Esprit, en ce temps entre Pâques et Pentecôte où nous attendons sa venue. (Car c'est bien de l'Esprit qu'il s'agit dans la bouche de Jésus : si nous allons pouvoir refaire ce qu'il a fait et des choses plus grandes encore, c'est parce que nous allons recevoir son Esprit. D'auprès du Père où il s'en va, Jésus le donne en plénitude.)

L'Esprit est celui qui fait en nous de grandes choses.

L'Esprit est celui qui hisse l'homme au-delà de lui-même, dans l'inspiration poétique, dans la découverte scientifique, dans la création artistique, dans l'amour surtout.

Et cet Esprit est commun à tous les hommes, et cet Esprit souffle où il veut.

Alors plutôt que de dire qu'il nous le donne, je préférerais dire que Jésus nous le révèle, qu'il nous dit son nom et nous montre son visage.

On le connaissait bien l'Esprit,
il avait toujours été là, on l'avait toujours su.
On savait bien que c'est lui qui avait présidé à la création
quand il planait sur les eaux primordiales ;
lui qui avait inspiré les prophètes
et surtout Jésus, le plus grand des prophètes.

Et les hommes aussi avaient toujours su
qu'il y a quelque chose de divin en l'homme,
par quoi l'homme passe infiniment l'homme, comme disait Pascal.
Ils avaient de tout temps soupçonné son existence.

C'est pourquoi je préfère dire de Jésus
non qu'il nous le donne mais qu'il nous le révèle.
Car c'est cela qu'il nous apprend :
que cette force dont les hommes ont toujours soupçonné l'existence est
une personne,
que ce mystérieux compagnon de l'humanité est quelqu'un,
c'est Dieu lui-même qui habite en nos cœurs.
Et que ce Dieu est amour,
il met les gens ensemble, il construit l'humanité.
(Il est aussi beauté et c'est très important
et j'aime lui attribuer toute la beauté qu'il y a dans le monde.
Mais il est surtout bonté, amour, et c'est bien plus important encore.)

L'œuvre de Jésus consiste à nous révéler qui est l'Esprit plus qu'à nous le donner.

C'est une vision des choses qui me met à l'aise pour deux motifs :

Le premier, c'est que je ne suis vraiment pas sûr que le monde tourne
mieux depuis la Pentecôte,
qu'il y ait plus d'Esprit dans le monde,
que l'Esprit souffle davantage sur le monde.
Ca n'a d'ailleurs pas d'importance,
l'évangile ne se décline pas au passé mais uniquement au présent et au
futur.

Le second, c'est que l'Esprit est l'Esprit de tous les hommes ;

il a la coquetterie de souffler où il veut : Jésus a été formel sur ce point. Il est libre, l’Esprit, « *Y en même qui disent qu’ils l’ont vu voler.* » Et personne n’en a le monopole. Ce qui nous est propre à nous, c’est de lui donner un nom.

Voilà une vision œcuménique de l’Esprit : elle me paraît simplifier les choses.

Elle est donc vraie ! Si le vrai est non ce qui se démontre mais ce qui simplifie.

Et pour conclure :

l’évangile est-il finalement autre chose que cette révélation ?

Un chrétien n’est pas quelqu’un qui a plus qu’un autre, pas plus de grâce, pas plus de chances qu’un autre.

Etre chrétien ne se dit pas en termes d’avoir.

Dieu n’aime pas plus les chrétiens que les autres.

Il n’aime pas plus les petits enfants baptisés que ceux qui ne le sont pas.

Et le chrétien n’a pas plus de chance de réussir son mariage que celui qui n’est pas marié à l’église.

Leur seule différence, c’est qu’ils savent que Dieu les aime, et qu’ils le reconnaissent,

et qu’ils s’efforcent d’y répondre et d’en vivre.

Et ça change quelque chose de savoir qu’on est aimé.

L’évangile, ça n’apporte rien de plus, mais ça change tout.

Année A - 6^{ème} dimanche de Pâques - Jean, 14, 15-21

Ce dimanche qui prépare la Pentecôte et qui est tout plein de l’Esprit nous apprend sur lui une chose à la fois simple et essentielle : Jésus s’en va, il ne nous laisse pas orphelins, il nous envoie l’Esprit et l’Esprit – ce sont les mots de notre évangile – sera *avec nous, auprès de nous, en nous*. Si l’Esprit signifie Dieu en nous, on comprend que la Pentecôte soit la fête des fêtes, le don messianique par excellence, pourquoi il était bon que Jésus nous quitte. Si son départ (c. à d. son retour auprès du Père,

pas son absence, mais son retour à la maison, chez le Père, comme Jean présente les choses) était la condition pour qu'il nous donne l'Esprit.

En guise d'introduction à la fête de la Pentecôte, comme un apéritif, quelques convictions portatives sur l'Esprit, suggestions à approfondir.

1. L'Esprit est en un sens plus facile à comprendre que Jésus, plus facile à admettre.

Jésus on ne le connaissait pas, il a dû se tailler une place, on a mis du temps à le définir :
il a fallu trois siècles.

L'Esprit on le connaissait déjà. C'était une vieille connaissance.

Le premier testament en est tout rempli, il est à toutes les pages.

C'est le souffle de Dieu, le souffle de vie qui anime toute chose.

Il est présent dès la première page : il plane sur les eaux primordiales
« *L'Esprit de Dieu planait sur les eaux* ».

Il anime les prophètes, inspire les hommes de Dieu, leur fait faire des choses dont ils ne se savaient pas capables.

C'est lui qui rendra la vie aux morts (dans la grande vision des ossements desséchés qu'on lit chez Ézéchiel).

D'ailleurs, selon l'Écriture, il entre dans la composition de l'homme, lequel n'est pas corps et âme mais corps, âme et esprit, l'esprit étant la fine pointe de l'homme,

une sorte de cinquième colonne que l'Esprit de Dieu a en nous, une connivence, une ouverture.

L'homme biblique n'est pas corps et âme comme l'homme grec, mais corps, âme et esprit.

Ceci aide peut-être à comprendre la formule curieuse:

Le Seigneur soit avec vous. Réponse : *Et avec votre esprit.*

C. à d. avec ce qu'il y a de meilleur en vous ?

Mais je ne pousse pas plus loin mon enquête.

Je retiens que l'Esprit est une vieille connaissance dans l'Ecriture.

2. J'ajoute qu'il était connu en dehors de la Bible, les païens le connaissaient aussi.

Ils soupçonnaient son existence.

Par exemple, ils attribuaient à des muses l'inspiration poétique ; ils en avaient inventé neuf : la muse de la musique, la muse de la poésie, la muse de la danse...

Il en fallait bien tant pour expliquer les choses merveilleuses qui parfois nous entourent.

Pourquoi pas ?

Pourquoi l'Esprit ne serait-il pas à l'œuvre dans tout ce qui hisse l'homme au-delà de lui-même, dans la création artistique, dans la découverte scientifique ?

Comment expliquez-vous par exemple cette espèce de contagion de génie que fut le quattrocento italien ? Il ne fait pas que des choses saintes, l'Esprit, *Il souffle où il veut*, dira Jésus.

Il a plus d'un tour dans son sac, il ne souffle pas que sur la place Saint-Pierre.

3. Le nouveau testament en est tout plein lui aussi.

Un seul exemple, au tout commencement : l'ange dit à Marie « *L'Esprit viendra sur toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre* ».

Et ça ne fait que commencer.

La note nouvelle, insistante, la révélation peut-être du nouveau testament, c'est que cet Esprit est un Esprit d'amour. On l'appellera d'ailleurs désormais le saint Esprit.

Son activité principale, l'œuvre dont il est le plus fier, c'est de faire régner l'amour.

À la messe on l'invoque deux fois : une fois pour qu'il transforme les dons, une fois pour qu'il transforme les cœurs.

C'est lui qui transforme les dons : du pain et du vin, il fait le corps et le sang du Christ.

C'est lui qui transforme les cœurs : il nous hisse au-delà de nous-mêmes pour faire de nous un seul corps.

Je crois qu'il est plus fier du second boulot que du premier.

4. Dans cette accumulation de pistes de réflexion sur l'Esprit, il faudrait aussi tirer les conséquences de l'Esprit pour nous. Saint Paul dit des choses merveilleuses sur la vie selon l'Esprit, sur les fruits de l'Esprit en nous.

Et, cerise sur le gâteau, les propos de Paul sur la liberté du chrétien animé par l'Esprit.

Tout ceci n'est qu'un apéritif.
Relisez les textes de la messe.
Passez à table !

[Année A - Fête de l'Ascension¹](#)

Dans une ville où je fus pasteur, le jour de l'Ascension, on faisait monter, sur la grand-place, un ballon captif, gonflé à l'hélium, à bord duquel prenaient place, pas très rassurées, les autorités communales. C'est un très beau ballon qui monte au ciel : le problème était qu'au même moment, à quelques pas de là, à l'église, je m'efforçais de convaincre les fidèles que Jésus n'était pas monté au ciel comme dans un ballon et qu'il n'avait pas disparu, caché par un gros cumulus.

Que le récit de l'Ascension qu'on lit chez Luc - et qu'on ne lit que chez lui - était fait d'images, de belles images qu'il ne fallait pas prendre au premier degré.

Des images pour dire quoi ?

La même chose que Pâques : que Jésus ressuscité est pour toujours auprès du Père,
qu'en le prenant auprès de lui, Dieu lui a donné raison,
que le mode d'emploi de la vie, le secret du bonheur est de vivre comme a vécu Jésus.

Mais vous le constatez à m'entendre : les images disent tout cela bien mieux que mes grands mots patauds.

¹ nous avons repris ici l'homélie de l'Année C, carnet 3

La nuée, par exemple, qui cache Jésus aux yeux des apôtres : dans l'Écriture, la nuée est l'image de Dieu.

Rappelez-vous la transfiguration : il y est question d'une nuée qui semble plonger toute la scène dans un brouillard de montagne.

« *Une nuée lumineuse le prit sous son ombre* ».

Que Jésus entre dans la nuée signifie qu'il est introduit dans le cœur de Dieu.

Ou encore : s'il est dit que les apôtres le voient partir, c'est une allusion à une autre ascension, celle d'Élie. Elie le prophète allait disparaître par voie aérienne et Élisée le disciple le savait.

Or donc, le disciple avait demandé au maître de lui donner- excusez- le du peu ! - une double part de son Esprit. « *Tu demandes une chose difficile*, lui avait répondu Élie, *mais si tu me vois pendant que je serai élevé au ciel, loin de toi, alors il en sera ainsi pour toi* ». Élisée avait vu Élie disparaître : les apôtres voient Jésus monter au ciel. Tirez la conclusion.

J'agrandis, pour nous le confier, un seul détail du texte, une phrase à laquelle il ne faut pas nous habituer :

« *Hommes de Galilée, que restez-vous à regarder le ciel ?* » Des phrases pareilles, ça ne s'invente pas, elles ont quelque chose d'athée.

On a affaire à des anges athées.

Alors que les religions enseignent volontiers les moyens de sortir de ce monde, alors que si souvent elles s'acoquinent avec le compère qu'est pour elles l'au-delà dont elles détaillent avec gourmandise les consolations ou les compensations, alors que l'outre-tombe est leur inépuisable fond de commerce, les anges de l'ascension nous invitent à ne pas sortir de ce monde, à ne pas nous en évader.

Ne regardez pas le ciel, disent-ils.

Je comprends : il ne vous répondra pas, il ne résoudra pas vos problèmes à votre place.

N'abdiquez pas,
vivez avec Dieu, certes, et devant lui, mais aussi sans lui.

Qu'il vous suffise de savoir qu'il est avec vous. Il se fait de vous une très haute idée, rendez-lui la pareille.

L'ascension est une absence, une absence voulue. Nous appartenons à une religion dont le fondateur a dit : « *Il vous est bon que je m'en aille* », une religion dont le Dieu est caché (c'est Isaïe qui le dit), discret, secret, absent.

Tellement caché, tellement secret qu'on dit :

s'il est toujours aux abonnés absents, c'est qu'il n'existe pas.

Je pense au contraire que ce silence de Dieu constitue un indice de son existence :

car enfin, si Dieu existe, il ne peut être qu'amour.

(Toute autre espèce de Dieu ne m'intéresse pas.)

Mais s'il est amour, il ne peut être que caché :

parce que l'amour ne s'impose pas,

parce que l'amour ne peut être que librement choisi et répondu et aimé.

Comme tout cela est peu « religieux », comme tout cela diffère de ce qu'on met sous ce terme !

Les dieux que les hommes s'inventent ne sont pas de cette sorte : ils sont, comme ceux qui les ont inventés, jaloux, méfiants, revendicatifs. Ils ne pardonnent pas qu'on les oublie.

Notre Dieu est absent, il ne fait pas semblant de partir, il ne se cache pas derrière la porte pour voir comment nous allons nous comporter en son absence,

ainsi que le faisait l'instituteur de mon enfance...

Il nous fait confiance.

Notre Dieu veut partir, il ne faut pas le retenir. J'entends chanter le vers de Hölderlin :

« Dieu a créé le monde comme la mer a créé la terre : en s'en retirant ».

Année A - 7^{ème} dimanche de Pâques - Jean, 17, 1-11a

Le chapitre 17 de saint Jean est connu sous le nom de prière sacerdotale :

ce sont les dernières paroles de Jésus,
son testament sous forme de prière.

Des paroles importantes et graves comme peuvent l'être d'ultimes paroles.

Prière pour les disciples, pour nous.

Reconstituée par Jean : avec sa touche évidemment.

C'est bien le Jésus de Jean : majestueux, souverain, marchant librement vers une fin qu'il sait proche, allant au-devant des événements et même, presque, leur commandant.

Au moment d'être livré et d'entrer librement dans sa passion.

Jean met dans la bouche de Jésus des choses sublimes.

Ce qui fait dire à d'aucuns, avec une admiration un peu fatiguée, que Jean n'a jamais été enfant.

Jésus retourne chez son Père, l'œuvre accomplie,
il remet son travail comme un bon ouvrier.

Sans orgueil, sans fausse humilité,
avec la fierté du travail bien fait :
de la belle ouvrage !

Il me fait penser à ce personnage de « *L'annonce faite à Marie*¹ » qui dit au soir de sa vie :

“Voici le soir, aie pitié de tout homme, Seigneur, en ce moment qu'ayant fini sa tâche, il se tient devant toi comme un enfant dont on examine les mains.

*Les miennes sont propres, j'ai fini ma journée,
j'ai semé le blé et je l'ai moissonné,
et dans ce pain que j'ai fait, tous mes enfants ont communie”.*

Je pense aussi au proverbe flamand :

Leven is weven, sterven is aan God zijn stuk afgeven.

Il y a ce mot de “gloire” qui revient plusieurs fois dans la bouche de Jésus et qui nous déconcerte :

Glorifie ton fils pour que ton fils te glorifie.

¹ Paul Claudel

Rends-moi la gloire que j'avais auprès de toi.

Nous sommes mal à l'aise devant ce qui nous paraît un encensement mutuel.

Mais d'abord c'est du saint Jean, qui écrit bien plus tard que les trois autres, vers la fin du premier siècle, et dit sur Jésus des choses qu'il a longuement méditées et qui sont vraies, mais que Jésus n'a sans doute pas dites en ces termes.

C'est sans doute saint Irénée de Lyon qui donne la bonne explication : la gloire de Dieu, dit-il, c'est l'homme vivant.

La gloire de Dieu c'est que l'homme vive.

Alors quand Jésus dit : manifeste ta gloire, il faut comprendre : fais vivre les hommes, fais les hommes vivants, mets-les debout.

Ta gloire c'est qu'ils soient vivants. C'est nous, ta gloire !

Et quand Jésus demande que lui soit rendue la gloire qu'il avait auprès du Père,

c'est encore à nous qu'il pense, pas à lui, c'est pour nous qu'il l'attend.

C'est comme s'il disait mets-moi debout, fais-moi vivant après la souffrance,

fais-moi vivant à travers la mort, donne-moi raison.

Alors, les hommes sauront que ce que je leur ai dit de toi était vrai, que j'avais raison de leur dire ce que je leur ai dit,

que tu es vraiment tel que j'ai dit que tu étais : un Dieu qui nous aime et nous veut debout.

Et c'est encore pour nous qu'il prie, nous qui restons, nous, les siens qu'il laisse seuls derrière lui.

Nous dont il dit, avec une sorte de tendresse, que nous sommes ceux que le Père lui avait donnés, nous qu'il confie à son Père.

Il y a aussi beaucoup de paix dans cet évangile, de la paix, je ne dis pas de la joie, ce n'est pas la même chose.

La joie n'est pas toujours au rendez-vous, la paix devrait l'être : la paix c'est de savoir, même au cœur de la souffrance et du doute que Dieu est avec nous, qu'il ne nous abandonnera pas, que rien ne peut nous séparer de son amour.

Je vous donne ma paix, je vous lègue ma paix.

Jean a eu la hardiesse de faire parler Jésus avant sa passion, de mettre des mots sur les sentiments qu'il y avait en lui au moment où il allait entrer dans l'œil du cyclone.

Presque un travail de romancier.

Il met dans la bouche de Jésus des paroles de confiance et de paix. Sur la croix, il lui fera dire : *tout est consommé*.

Tout cela pour nous.

Pour que nous entrions, nous aussi, dans la joie du maître.

Année A - Dimanche de Pentecôte

Pentecôte, point final de la saga de Jésus, sommet de la bonne nouvelle : l'Esprit donné en abondance.

Mais que peut-on savoir de l'Esprit ? Voici quelques suggestions, quelques pistes qu'on choisit et qu'on esquisse parmi d'autres possibles. Une feuille de route.

Première piste : écrire l'*histoire* de l'Esprit, de ses interventions, de sa révélation.

Dans le premier testament, il y aurait surtout les prophètes.

Dans le second testament, ce qu'en dit et qu'en manifeste Jésus, qui est aussi de la race des prophètes.

Or, ce que Jésus révèle et enseigne avec force, et qui était déjà dans le premier testament, c'est que l'Esprit, aux activités multiples, est surtout Esprit d'amour. Il est beaucoup de choses, l'Esprit, mais il est surtout amour.

Son œuvre principale, celle dont il est le plus fier, c'est de mettre les hommes ensemble.

On se rappelle les trois ordres de grandeur de Pascal.

Il y a, disait Pascal, une première grandeur qui est la grandeur des corps : la force physique, la puissance politique ou militaire.

Il y a, infiniment supérieure, la grandeur des esprits : le génie intellectuel. Il y a enfin, les dépassant toutes les deux, infiniment, la grandeur de la charité.

Une *seconde piste* de réflexion consisterait à faire l'inventaire des *noms* qui le désignent :

c'est vague, « esprit », c'est d'ailleurs un nom commun pas un nom propre.

On ne le connaît que par images : l'eau qui fait fleurir les déserts, l'huile qui assouplit et qui pénètre, le feu qui dévore. Le vent surtout, bourrasque violente ou brise légère.

Le vent qui attise les incendies et éteint les lampes domestiques, le vent qui souffle où il veut, le vent qui rend fou.

Quand je scrute les mots qui servent à le désigner ou à le décrire dans la prière chrétienne :

*Guéris ce qui est blessé,
Lave ce qui est souillé,
Baigne ce qui est aride,
Assouplis ce qui est raide,
Réchauffe ce qui est froid,
Rends droit ce qui est faussé,*

je suis tenté de penser que tout cela évoque ce qu'on appelle communément un univers féminin, des valeurs féminines. Je sais que la classification masculin-féminin est arbitraire et qu'aucun des deux groupes n'a le monopole des caractéristiques qu'on dit lui appartenir.

Mais je sais aussi que nous avons de Dieu une vision très masculine. Le Dieu de notre imaginaire, quoi qu'on en ait, est un super-mâle.

Et je me demande si le culte de la Vierge n'a pas quelque chose d'une compensation : il s'agirait d'une féminisation de Dieu qui ne dit pas son nom.

Il faudrait se demander si ceux qui n'ont pas « tant » de Vierge Marie que nous, les protestants par exemple, ne mettent pas davantage l'accent sur l'Esprit.

Troisième piste : montrer que ces choses merveilleuses qu'on dit sur l'Esprit *nous* concernent, qu'elles sont pour nous.

On lirait ici les consignes de Paul : *laissez-vous mener par l'Esprit, ne le contrariez pas, ne l'éteignez pas*. Comme si nous avions plus de choses à perdre que de choses à gagner, plus de choses à ne pas faire que de choses à faire.

Quatrième piste : comment reconnaît-on l'Esprit?

Comment sait-on que c'est lui qui nous inspire ?

Réponse : on reconnaît l'arbre à ses fruits, et le fruit de l'Esprit est la charité.

(Il y en a d'autres, joliment énumérés par Paul, par ex. en Gal 5,22 mais la charité est le critère suprême.)

Et comme on ne fait pas pousser les carottes plus vite en tirant sur la verdure, il faudra attendre le fruit, c. à d. apprendre la patience. Ca se trouvait déjà dans la parabole du bon grain et de l'ivraie.

Pas toujours facile de distinguer l'Esprit.

Je prends un exemple pacifique parce que très lointain :

François d'Assise au 13e siècle.

Il va trouver le pape Innocent III pour obtenir un label de qualité chrétienne contrôlée. Il veut être en communion avec l'Église.

L'époque est pleine d'illuminés de toutes sortes.

Le pape reconnaît François. Bravo !

Évidemment, prendre des exemples lointains est commode. C'est juger l'actualité qui est difficile.

Et nous avons bien besoin de l'Esprit du Seigneur pour mener tous les jours notre barque.

Encore une piste : l'Eglise officielle, plus d'une fois, s'est méfiée de l'Esprit : on a fait dire à l'Esprit tant de choses, on lui a attribué tout et le contraire de tout.

Mais quel comble! et quelle paresse !

Ici encore, le coupable est saint Paul, avec ses propos sur la liberté du chrétien (que Luther n'allait pas tarder à brandir contre l'Église de Rome) :

*Là où est l'Esprit, là est la liberté.
Celui qui est animé par l'Esprit
juge de tout
et
ne relève du jugement de personne.*